

**LE RETOURNEMENT SALVATEUR :  
LA GNOSE À L'ÂGE DE L'ÉSOTÉRISME MANIFESTE**

par Filippo PALUMBO

**La censure de la gnose**

« Au sujet de la gnose, il y a une pente naturelle à entretenir l'ignorance<sup>1</sup> ». On peut même aller jusqu'à dire : à la cultiver, à l'organiser. Durant près de deux mille ans, tout au long de l'histoire du christianisme, on a diffamé les gnostiques. On les a calomniés, recouverts d'insultes, réduits au silence. Et plus encore, persécutés ou envoyés au bûcher. Les premiers Docteurs de l'Église — Épiphane de Salamine, Irénée de Lyon, Tertullien, pour ne citer que quelques exemples particulièrement significatifs — n'ont jamais arrêté une seule seconde de vitupérer contre la *gnose au faux nom* (*pseudonymus gnosis*) qu'ils considéraient comme un « fatras plein d'ivraie et de ronces<sup>2</sup> ». Et ils se sont faits un motif d'orgueil de dénoncer et de vouer à la malédiction les entreprises abominables et sataniques de ceux qui s'appelaient eux-mêmes les *spirituels* (*pneumatikoi*).

Après la nuit opaque des commencements, la censure de la gnose a connu des multiples recrudescences. D'un geste constant, l'orthodoxie occidentale (qu'il s'agisse de l'Inquisition, des Lumières ou d'autres formes de bigoterie fondée en raison) s'est employée à gratter les textes et à les occulter. Il fallait construire la religion monothéiste du Sujet centré sur lui-même. Et un libre passage accordé au savoir pratiqué par les gnostiques — à ce savoir dangereux, issu de l'abîme — aurait conduit à la chute des idoles et des majuscules telles que la Société civile, l'Homme, le Progrès, l'Histoire. Cela aurait conduit à la prolifération d'une multitude innombrable de sectes de renégats et de fauteurs de troubles.

Et alors, on n'a pas fait dans la dentelle. On a décidé de boucher les trous, de colmater les lézardes dans l'espoir de se débarrasser de l'hérésie. On n'avait pas saisi que l'on ne se libère pas impunément d'une chose en la niant ou en essayant de l'escamoter. Comme le

---

<sup>1</sup> Yannick Haenel et François Meyronnis, « La sagesse qui vient », in *Ligne de risque*, n° 24, 2009, p. 1.

<sup>2</sup> Épiphane, *Panarion*, 26, 17, 4-9 cité par M. Tardieu. Voir Michel Tardieu, « Épiphane contre les gnostiques », *Tel Quel*, n. 88, Paris, 1981, p. 79-80.

laisse entendre Raymond Abellio dans l'essai intitulé *Vers un nouveau prophétisme*, la négation est un phénomène dialectique contenant toujours une affirmation implicite. Lorsqu'on chasse un contenu de conscience du champ de la vision, le contenu nié ne manquera pas de revenir — et souvent de la plus mauvaise manière.

C'est ainsi que, en dépit de l'offensive millénaire lancée par le christianisme contre l'occulte, le souterrain, les forces invisibles qui prolifèrent dans l'ombre, le foyer d'infection gnostique ne s'éteint pas. On s'entend pour réfuter la *sagesse*, pour la précipiter dans le Néant, pour lui fournir un certificat d'inexistence. Pourtant, celle-ci ne veut pas disparaître. Certes, la gnose demeure en retrait. Mais des menus affleurements persistent toujours, ici ou là, à l'attention de quelques rares élus, capables de donner de l'extension à leur âme, capables de résister au nivellement par le bas, à l'homologation imposée par la culture officielle.

L'influence de la gnose perdue, en Occident, bien qu'en sous-main. D'abord avec l'ébrouement d'ailes des cathares et des bogomiles au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècle ; ensuite avec les cénacles restreints des alchimistes, des visionnaires et des pansophes de la Renaissance. Et à l'époque moderne, la conspiration serpente de nouveau sous le manteau de la littérature : elle passe par les chambres secrètes d'écrivains insoupçonnables tels que Novalis, Nietzsche, Mallarmé, Kubin, Broch et bien d'autres.

La gnose ne cesse de s'insérer dans le développement de l'histoire de la pensée sous forme de répétitions régulières, presque obsessionnelles — et cela en dépit de tous les anathèmes formulés par la tradition occidentale. Elle n'a de cesse de se réveiller, de vouloir sortir au grand jour, de se ré-polariser en tous lieux et à toutes les époques. C'est comme si, par ses résurgences multiples et monomaniaques, elle invitait l'homme à ne pas se barricader derrière le refus opiniâtre du Négatif et à reconnaître que « ce qui est important pour son cœur et pour sa vie ne lui est pas appris par le raisonnement mais par des puissances autres<sup>3</sup> ». Comme si elle était au service d'une rationalité supérieure à la rationalité des philosophes ; une rationalité uniquement soucieuse de nous ramener à nous-mêmes, à la voie qui est la nôtre, qui vraiment nous convient et qui n'est pas celle de l'Homme empirique, selon la formule d'Abellio, mais plutôt celle de l'Homme intérieur.

### **Naissance de l'ésotérisme**

La domination du christianisme sous l'égide de l'Église romaine dure quinze siècles<sup>4</sup>. Et, au fil de cette époque, l'individu apprend à s'identifier avec sa personnalité différenciée, avec son entendement schizoïde. Il finit par oublier qu'il ne vient pas d'ici, qu'il n'est pas

---

<sup>3</sup> Marcel Proust, *Albertine disparue*, Paris, Gallimard, 1954, p. 7.

<sup>4</sup> Voir à ce sujet, Yannick Haenel et François Meyronnis, « La sagesse qui vient », in *op. cit.*, p. 2.

un *patriote du borbier*, un citoyen du monde de la dualité. Il oublie qu'il porte en lui-même un noyau d'inconditionné, un élément de scission qui ne relève pas de la carcasse vouée au cercueil. Dans cette perspective, on pourrait soutenir que l'ère chrétienne marque le passage au régime de l'ésotérisme<sup>5</sup> : en effet, le centre initiatique suprême, le centre spirituel intérieur — c'est-à-dire le *Soi*, l'étincelle incorruptible et divine — reste caché tout au long de notre cycle historique. Il est mis sous la mire d'une négation par le développement de la conscience réflexive.

Les anciennes traditions initiatiques l'avaient d'ailleurs annoncé : « tout ce qui est glorieux sera recouvert d'un voile<sup>6</sup> ». Et elles ne s'y sont pas trompées. En effet, l'individu qui entre sur scène à l'âge chrétien — c'est-à-dire à l'âge des *Temps modernes* — ne pense plus qu'à recouvrir sa souche d'un voile très épais. Il devient incapable de désirer autre chose que sa propre mutilation. Il ne songe qu'à se rapetisser, qu'à se refouler lui-même, qu'à perdre le contact avec « les étendues et les larges palais de la mémoire<sup>7</sup> », avec ces espaces dilatés de l'esprit où le sacré a élu sa demeure.

Pourquoi l'homme souhaite-il désavouer, voire oblitérer, sa provenance divine ? C'est plutôt simple : parce que celle-ci lui apparaît comme une entrave, comme un obstacle à l'exercice de son libre vouloir. Elle lui apparaît, donc, sous le jour d'un mal radical, d'une condamnation atroce. L'homme chrétien, l'homme des *Temps modernes*, veut être libre — il aspire à devenir son propre maître, son propre seigneur. Et il n'a que faire d'un Dieu qui le rappelle sans cesse à son devoir de créature. Il ne veut pas de contraintes, lui. Il rêve de « n'être qu'un léger instant du matin<sup>8</sup> ». Il cherche une liberté informelle, une plénitude de vie fantasmatique — un bonheur excluant la souffrance, l'ennui, la privation, la mort.

Or, dans *La science de la logique*, Hegel écrit ceci : la nature est ainsi faite que « l'heure de la naissance est aussi l'heure de la mort<sup>9</sup> ». C'est là une limite infranchissable. De même que le soleil, après avoir atteint le sommet de sa courbe ascendante, est appelé à se précipiter dans la mer nocturne, de même l'homme, après avoir appris à suivre la voie de

---

<sup>5</sup> Le mot "ésotérisme" vient d'un verbe grec qui signifie : faire passer de l'extérieur à l'intérieur, occulter. Raymond Abellio, *La fin de l'ésotérisme*, Paris, Flammarion, 1973, p. 13-14. À partir du moment où l'homme a ressenti le besoin de former des concepts, à partir du moment où il s'est mis à réduire toute chose au quantitatif (et à se réduire lui-même au quantitatif) —, le *Soi* est passé à l'état d'occultation. Il est devenu l'*ésotérique* et il s'est enveloppé dans un nuage de non-connaissance. Depuis lors, il ne se manifeste plus qu'à quelques uns — qu'à ce qui savent tourner leur regard vers l'invisible.

<sup>6</sup> Isaïe 4, 5. Voir à ce sujet Raymond Abellio, *La fin de l'ésotérisme*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>7</sup> Saint Augustin, *Confessions*, Paris, Gallimard, 1993, X, 8, 12. À en croire saint Augustin, la mémoire est « l'immense pli de notre esprit » où Dieu trouve hospitalité.

<sup>8</sup> « [...] un léger instant du matin qui prend conscience de soi ». Rainer Maria Rilke, *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, Paris, Seuil, 1980, p. 244.

<sup>9</sup> G.W.F Hegel, *Science de la Logique*, tome I, traduction intégrale par S. Jankélévitch, Paris, Aubier, « La philosophie en poche », 1969, p. 129.

la différenciation de la personnalité, doit apprendre à faire retour à la terre nourricière. Car toute chose doit mourir.

Mais c'est précisément ça que l'homme n'est pas prêt à admettre. Que toute chose doive mourir. Pour lui, la mort existe, certes. Mais seulement au niveau collectif, en tant que pure irréalité. Car la mort est toujours la mort de quelqu'un d'autre. Elle est toujours une mort abstraite ; en aucun cas la sienne. « *On meurt* » — s'exclame l'*entiché du lien*. « Moi, au contraire », ajoute-t-il en ricanant, « je ne meurs pas. Je peux revenir en arrière, réparer mes erreurs, reprendre les possibles laissés en suspens. Car je dispose d'un temps indéfini ».

L'homme convoite une existence éternelle. C'est comme s'il était accroché aux habitudes égoïstes de l'enfance. Et il ne veut pas lâcher prise. Ainsi, il ne considère jamais avec sérieux l'idée de se mettre à l'école de la mort. Grottesque erreur : car pour celui qui refuse de consacrer ses efforts au dur travail du trépas, pour celui qui ne sait pas sacrifier ses rêves d'enfance — la seule réalité est une vie stérile, colonisée par l'angoisse, par la crainte, par la haine. Bref, une vie qui ne vit pas, qui n'est qu'un suicide permanent, constamment répété, jour après jour.

### **Esprit de vengeance**

« En nous c'est la même chose qui est vivante et morte<sup>10</sup> », dit Héraclite ; par conséquent, l'individu qui nie la mort, qui croit pouvoir vivre le soir de son existence avec les mêmes programmes du matin, s'expose à un retournement néfaste. Il s'enchaîne, sans aucune liberté, au désarroi et à la détresse. Il finit par dévaler au fond d'une vie amère en proie à la stéréotypie, à l'affaissement, à la destruction. Dans *La fin de l'ésotérisme*, Raymond Abellio réinterprète, à sa façon, cette ancienne sagesse en prenant comme allégorie les eaux d'une rivière. Et il nous dit ceci : si l'on s'obstine à faire barrage aux eaux bouillonnantes d'une rivière, si on tâche désespérément de les contenir, celles-ci s'élèveront au-dessus de l'obstacle jusqu'à déborder et à emporter toute chose dans leurs flots dévastateurs<sup>11</sup>. De la même manière, le sacré (c'est-à-dire l'ésotérique, le *Soi*) ne prend une tournure dévastatrice — il ne devient le Négatif (la mort, l'Adversaire effroyable) — que si on lui oppose une fin de non recevoir. On le dénie, on le tamponne ; il se venge. Il nous ronge les entrailles et nous précipite dans l'anxiété, en nous ligotant à jamais à la roue des tristesses.

Selon une admirable remarque de Goethe, l'absence de contemplation tue l'existence. En effet, si l'on retire à l'homme la possibilité de se dresser au-dessus de la banalité d'un quotidien devenu désormais grotesque et totalement dénué de sens, c'est comme si on

---

<sup>10</sup> Héraclite, *Fragments*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, (Fr. 107 [88 DK]), p. 372-376.

<sup>11</sup> Raymond Abellio, *La fin de l'ésotérisme*, *op. cit.*, p. 29.

l'assassinait. Si on barre le chemin vers le haut, vers le divin, alors en bas s'ouvre un gouffre ténébreux : et de ce gouffre sourdent tous les démons qui nous persécutent, tous les déterminismes sombres qui font de nous des êtres anxieux, insatisfaits, tourmentés. Dans cette perspective, Jung n'avait pas tort lorsqu'il affirmait que l'homme moderne n'est pas névrosé parce qu'il est malade ; il est névrosé parce qu'il n'a pas de vie symbolique. Il ne sait plus se transformer. Il ne sait plus échapper à lui-même et à ses habitudes de pensée étouffantes. Il ne dispose plus d'enseignements certains qui lui indiquent comment dilater sa conscience, comment porter sur le monde un regard fulgurant et, à la fois, transfigurant.

Or les *Temps modernes*, selon Abellio, se sont développés dans le sens d'un déni opiniâtre, sans cesse réitéré, des symboles religieux, des techniques de transformation, du principe de l'analogie universelle, des doctrines et des pratiques fondées sur la reconnaissance de la physiologie subtile, etc. Tout cela, la tradition philosophique l'a rangé sous la catégorie du *Négatif* et s'est évertuée à l'obscurcir, à l'envoyer aux oubliettes. À une date indéterminée de l'histoire, l'homme proclame la vie autonome. Et alors, il la referme sur elle-même, et par là il croit pouvoir se déprendre de toute chaîne — « il croit envoyer se coucher la mort<sup>12</sup> ». Toutefois, par une étrange ironie, en décrétant la vie autonome, il finit par la raccorder de l'intérieur aux enfers. Son attitude négatrice éveille comme une sorte de *Némésis* néfaste qui change sa liberté en esclavage et qui provoque l'explosion du tellurisme, selon la formule d'Abellio — et, corrélativement, une descente atroce au milieu de l'horreur.

Au moment même où le *bipède sans plumes*, mais avec poils, se met à la place de la Cause suprême et commence à évaluer, à calculer, à mesurer toute chose — le nihilisme lui présente la note. L'hôte le plus inquiétant, comme l'appelait Nietzsche, frappe à la porte de l'Occident, déclare que tout est nul, que tout est zéro et que par conséquent tout peut être anéanti. En réalité, il ne se limite pas à déclarer que tout peut être anéanti. Peu à peu, il met la main à l'œuvre — sachant que la soustraction d'un zéro n'enlève rien à la quantité à laquelle on le soustrait.

L'ironie de la chose c'est que, jusque-là, les hommes avaient mis tous leurs efforts dans la construction d'un univers profane où il n'y eût plus de zones de danger, où la vie fût enfin à l'abri de la colère et de l'arbitraire des dieux ; or, la gnose clandestine du monde moderne dit que tout est sacré et qu'il n'y a rien que l'on ne puisse détruire, car le sacré est l'excédent offert sur l'autel du sacrifice.

L'éveil de la conscience rationnelle s'avère ainsi une fatalité tragique : car il s'accompagne de l'apparition compensatrice d'une tendance meurtrière et anonyme

---

<sup>12</sup> François Meyronnis, *Brève attaque du vif*, Paris, Gallimard, 2010, p. 25.

assoiffée de catastrophes. Un mystérieux esprit de vengeance assujettit les hommes qui cherchent à s'enfermer dans une rêverie de somnambules, qui ne marchent pas au-devant de l'appel de la mort. Cet esprit de vengeance, les anciens gnostiques le connaissaient sous le nom de *heimarmenè* (« répartition ») : la signification essentielle de la racine « mer », que l'on retrouve dans le mot « mérite » et dans le mot latin « mereo », ainsi que dans le nom grec « moira » (nécessité), est « recevoir sa part » — « recevoir ce qui est dû ». C'est donc un peu comme si l'homme méritait l'anéantissement, comme s'il l'avait mérité en fonction de ce qu'il a sollicité.

### **Esotérisme manifeste**

À en croire une prophétie consignée dans *l'Évangile selon Thomas*, il existe un point de revirement de l'histoire où le caché — c'est-à-dire, l'ésotérique (la pierre rejetée par les bâtisseurs) — sort au grand jour. D'après Raymond Abellio, ce point de revirement, c'est l'âge du monde dans lequel nous vivons, l'âge du Grand Zéro, celui de l'achèvement planétaire du nihilisme. Nous sommes entrés dans une ère diluvienne, écrit l'auteur, et désormais il faut prévoir une longue succession de ruptures et d'obscurcissements, comme jamais ils ne se produisirent auparavant. Baudelaire aurait dit, « ça sent la destruction<sup>13</sup> ». Mais la destruction, précise Abellio, est aussi une rectification, un retournement salvateur. La catastrophe, il faut la considérer non seulement du point de vue de l'homme empirique, mais aussi du point de vue de Dieu : c'est-à-dire comme un redressement permettant de développer les germes d'une nouvelle manifestation.

Quoiqu'il en soit, il reste qu'aujourd'hui le mal est majoritaire. C'est précisément cela qu'Abellio laisse entendre lorsqu'il annonce la fin de l'ésotérisme et la clôture du *Kali Yuga*. « Fin de l'ésotérisme » signifie, en effet, que Satan sort du marais où le christianisme souhaitait le maintenir et, sous les dehors de la société gestionnaire, il entreprend de broyer le monde dans l'étau de sa rage sacrificielle.

René Guénon lui-même avait déjà insisté sur ce point particulier. Le centre spirituel de notre cycle cosmique, écrit-il dans *Le Roi du monde*, « ne demeurera pas toujours souterrain. Il viendra un jour où les peuples d'Agarthi sortiront de leurs cavernes et apparaîtrons sur la surface de la terre<sup>14</sup> ». Il faut donc se tenir prêt, ajoute Guénon ; car nous courons avec une vitesse accélérée vers cet immense événement. « Et des oracles redoutables annoncent déjà que les temps sont arrivés ».

Les temps sont arrivés. L'envers a désormais pris l'endroit en écharpe et s'est attribué d'un coup la surface entière du globe terrestre. Le mal a tout englouti ; il a colonisé la totalité de ce qui existe. Nous ne sommes donc plus à l'époque des anciens dualismes

---

<sup>13</sup> Voir Jules Renard, *Journal*, 12 janvier 1892.

<sup>14</sup> René Guénon, *Le Roi du monde*, Paris, Gallimard, 1958, p. 98.

métaphysiques où l'on pouvait encore croire que le mal est sans substance, qu'il n'est qu'un défaut négligeable, qu'un assombrissement temporaire et sans conséquences causé par le péché de l'homme. Aujourd'hui, nous apprenons que le maléfique constitue, en réalité, le substrat ultime de la manifestation. Comme l'avaient anticipé les voyants védiques, à la fin des temps, le taureau du *dharma* ne se tiendra plus que sur un seul pied. Et la fin des temps, c'est maintenant. C'est l'âge où le quatrième élément, associé à la matière et aux forces chtoniennes, absorbe toute chose à l'intérieur de son filet néantisant et ramène le monde à l'état d'indifférenciation primordiale.

De cette situation, personne n'est plus responsable. Le maléfique se désantropologise. Il devient système indépendant, non localisable, disséminé à travers le réseau planétaire de l'économie marchande. Réseau qui verrouille l'homme dans la façade, qui lui apprend à jouer le rôle d'unité vide et interchangeable, pour pouvoir l'administrer, l'emprisonner dans les rets de la structure sociale, pour le mettre dans un état de responsabilité diminué, pour téléguider son imagination, pour le pousser à désirer des simulacres, afin qu'il finisse par se détruire lui-même, en s'oubliant dans l'inessentiel. Il y a un verset du *Livre de Jérémie* qui s'applique parfaitement à cet état de choses : « J'enivrerai les hommes pour qu'ils se livrent à la joie. Entretemps, je les ferai descendre comme des agneaux à la boucherie<sup>15</sup> ». Ce passage décrit de manière précise et laconique l'horizon de vie qui est le nôtre à l'époque où l'ésotérisme touche à sa fin : aujourd'hui, nous sommes tous des agneaux à la boucherie, même si nous l'ignorons, même si nous ne voulons pas l'admettre, car cela pourrait nous distraire de nos petites occupations et déranger notre sommeil sans fin.

Nous préférons nous en tenir à la conscience moyenne que nous avons de nous-mêmes, afin de ne pas reconnaître que nous sommes inextricablement unis à des forces élémentaires et sinistres qui parasitent nos cerveaux et nos corps et qui font de nous des esclaves automatiques — des marionnettes faciles à manipuler et à sacrifier.

### **Le retournement salvateur**

Autrefois, l'homme naissait vivant et sa vie n'était qu'une longue préparation à la mort. Aujourd'hui, il naît mort et ce n'est qu'avec peine qu'il parvient à se réveiller. L'époque est sombre. *Thanatos* règne. Il exerce, sans partage, son emprise sur l'orbicule terrestre. Il nous frappe de rigidité funèbre et nous fait tourner en rond, sur fond d'insignifiance.

Dans ce contexte, l'œuvre la plus urgente, la seule digne d'être accomplie — la seule vraiment sérieuse —, consiste à reprendre vie, à « échapper au pli nihiliste<sup>16</sup> » où nous séquestrent les petits amis du *Kali Yuga*. Car contrairement à ce qu'on s'obstine à nous

---

<sup>15</sup> *Jérémie* 12, 39-40. Voir Raymond Abellio, *Vers un nouveau prophétisme*, Paris, Gallimard, 1986, p. 19.

<sup>16</sup> Voie à ce sujet, Yannick Haenel, « Je suis le saut dans le vide », in *Spirale*, n° 241, 2012.

faire croire, nous n'avons aucun intérêt à nous ranger du côté des cadavres. « Ne vous laissez plus aller au cercueil, exhortait Artaud, ne vous laissez pas mettre dans le cercueil [...]. Détachez-vous de la prédestination à la tombe qui marque le corps de tout homme né [...] »<sup>17</sup>.

Se détacher. Trouver le moyen de sortir de cette morgue à l'air irrespirable. Aller dehors — et renaître, reprendre vie, retrouver son souffle. C'est à cette tâche capitale que notre pratique quotidienne (que notre existence entière) doit être consacrée. Il n'y a rien d'autre qui compte, rien d'autre qui soit important.

Mais se détacher, sortir de la morgue, faire un bond par-delà le borborygme — cela ne signifie pas s'abriter loin du péril. Les forces de la dissolution sont partout. Et essayer de se protéger (par la fuite ou par le repli sur soi) serait déraisonnable. Car il n'existe plus aucun lieu sauf, plus aucun lieu épargné.

Nous errons au milieu d'un vide radical, omni-englobant. Et nous y errons seuls, sans soutiens, sans béquilles métaphysiques<sup>18</sup>. Nietzsche pouvait dire : « le désert croît ». Mais aujourd'hui, nous n'en sommes plus là. Le désert a atteint le stade ultime de son développement et il ne reste plus rien en dehors de lui — plus de symboles, plus de rituels, plus de vérités, plus de vie.

Encore faudrait-il connaître ce désert, signale Abellio. Encore, faudrait-il apprendre à y voir non seulement la *néantise* mais aussi la manifestation d'une immensité nouvelle, énigmatique, mêlée inextricablement à l'épouvante et à la destruction. Certes, il est de fait que « celui qui connaît le monde découvre un cadavre ». Cela ne fait aucun doute. Néanmoins, les gnostiques enseignent que celui qui *découvre* un cadavre, « le monde ne peut plus le contenir »<sup>19</sup>, car il s'est donné le moyen de renaître, de se remettre en vie.

Pour faire simple : l'homme doit comprendre que les obstacles contre lesquels il se heurte quotidiennement, les péripéties dramatiques qui font toute la difficulté de sa vie, les résistances insurmontables qui semblent s'opposer à la réalisation de ses projets, le chagrin qui le tenaille sans répit — tout cela, n'est pas qu'un mur qui obstrue la voie. Tout cela est aussi le reflet de la « potentialité de quelque chose d'autre » — d'une lumière nouvelle qui brûle dans l'invisible et qui attend d'être intégrée à l'intérieur d'une conscience élargie.

---

<sup>17</sup> Ces mots furent prononcés par Antonin Artaud en 1947 au cours d'une conférence donnée au Théâtre du Vieux-Colombier à Paris. Voir François Meyronnis, *L'Axe du Néant*, Paris, Gallimard, 2003, p. 401.

<sup>18</sup> Nous vivons *extra ecclesiam*, disait Jung. Et nous ne savons plus comment célébrer les rites permettant d'opérer sur les forces sacrées qui nous menacent.

<sup>19</sup> Henri-Charles Puech, *En quête de la gnose II. Sur l'Évangile selon Thomas*, Paris, Gallimard, 1978, (56), p. 18.



Négliger cette lumière ténébreuse — se retrancher dans la protection de sa propre insignifiance — n'entraîne que des dommages et des pertes. Car « le destin tire ceux qui lui sont rebelles<sup>20</sup> » ; il leur envoie des « durs coups » afin de briser leur entêtement opiniâtre, afin de les ramener sur le bon rail.

C'est pourquoi, lorsque le vide baille devant nous et que le désarroi nous envahit, il ne faut pas fuir. Il ne faut pas chercher un ancrage salvateur — un succédané au sens de la vie. Il vaut mieux accorder un libre cours à ce qui nous accule au bord du gouffre. Il convient de s'aimer soi-même pleinement ; d'« aimer son mal comme soi-même<sup>21</sup> », selon l'adage biblique.

Ce qui s'écroule, ne pas l'étayer. Lui donner un coup plutôt, enseigne le *Zarathoustra* de Nietzsche. « Tu aurais tort de ne pas travailler pour la destruction ». Car c'est au moment où une forme d'adaptation au réel entre en état de crise ; c'est au moment où le sentiment de détresse fait irruption sur scène, que les germes d'un nouvel ordre commencent à s'épanouir et que le salut est tout près — « plus proche de toi que ta propre jugulaire ».

On pénètre ici au cœur de la métaphysique clandestine qu'Abellio distille discrètement dans *La fin de l'ésotérisme* : à en croire cet auteur, en effet, l'âge le plus sombre, celui où le monde tourne en *ravage*, celui où « une humanité fait retour au chaos primordial », est aussi l'âge qui nous donne accès *par la voie la plus brève* à la délivrance.

Aujourd'hui, les conditions sont particulièrement propices. En effet, dehors, il n'y a plus qu'un désert abyssal, illimité, sans bornes. Et nous, les citoyens du néant, nous sommes désormais affranchis du fardeau de la quête spirituelle. Car, dans le désert, il n'y a absolument rien à chercher — plus de Vérités, plus de Symboles, plus de Sens.

Maintenant, il ne nous reste qu'à détourner le regard d'un monde vidé de contenu vivant — devenu spectral, infime, dérisoire. Nous n'avons plus qu'à opérer sur nous-mêmes. Silencieux, immobiles, absorbés, nous pouvons maintenant abandonner les fausses richesses fantasmées par notre Moi de surface et « procéder à l'offrande de soi à Soi » — offrande qui seule permet d'inverser le sens de rotation de la roue des tristesses<sup>22</sup>. Alors se produit l'éveil. Alors le Royaume s'ouvre à nous.

---

<sup>20</sup> Arthur Schopenhauer, « Spéculation transcendante sur l'apparente préméditation dans le destin de l'individu », in *Parerga et Paralipomena*, Paris, Coda, 2005, p. 185.

<sup>21</sup> Matthieu, 22, cité par Jung. Voir Carl Gustav Jung, *Psychologie et religion*, Paris, Buchet-Chastel, 1996, p. 155.

<sup>22</sup> Voir à ce sujet, Roberto Calasso, *La ruine de Kasch*, Paris, Gallimard, 1987, p. 211. La voie à suivre n'est donc pas celle des « actes » (voyages initiatiques, rites censés nous donner accès au monde spirituel, actions courageuses finalisées à vaincre la peur et à désobstruer le passage vers d'autres états de conscience), mais plutôt celle de la « connaissance ». Et la voie de la connaissance est précisément celle de

Mais il faut d'abord avoir atteint le fond du baril, le point d'abîme, sans quoi on ne saurait pas se *retourner*. Cela se passe *grosso modo* comme au chant ultime de *L'Enfer*, où l'on voit Dante remonter vers les souffles d'en haut, en prenant appui sur le corps même du Diable (« tapi au centre de la Terre »). Dante trouve le point où « la cuisse s'emboîte au saillant de la hanche<sup>23</sup> ». Et il « s'agrippe au poil comme pour monter<sup>24</sup> ». C'est ainsi qu'a lieu la transformation qui sauve : le poète porte sa tête « là où se trouvent les jambes » et, par des telles échelles inversées, « il quitte le lieu de tant mal<sup>25</sup> ».

De même que Dante emprunte le chemin de la chute volontaire — et se sert du Diable pour remonter vers sa Béatrice —, le *tard-venu* du nihilisme planétaire doit s'ouvrir au Négatif (il doit faire *œuvre de connaissance*), s'il veut reprendre vie, s'il veut sortir de cet abattoir qui sent constamment le cadavre. En d'autres termes, il doit quitter le plan de l'Homme empirique et se mettre au service de la dissolution. Car la dissolution n'est un argument que contre celui qui n'y a pas droit — qui s'accroche à son petit Ego frileux. Pour les autres, pour ceux qui portent en eux-mêmes un tessou de transcendance, elle représente plutôt un instrument de salut. « Tout l'art de vivre », écrit Marcel Proust, c'est de se servir des personnes (ou des événements) qui nous détruisent « comme d'un degré permettant d'accéder à leur forme divine et de peupler ainsi joyeusement notre vie de divinités<sup>26</sup> ».

\*\*\*\*\*

---

la *désoccultation*. Celle qui nous amène à reconnaître (derrière le mal qui nous embroche) l'action corrosive et à la fois libératrice d'une rationalité plus grande que la nôtre.

<sup>23</sup> Dante, *L'Enfer*, Paris, Flammarion, 1985, (XXXIV, 77), p. 311.

<sup>24</sup> *Ibidem* (XXXIV, 80).

<sup>25</sup> *Ibidem* (XXXIV, 85).

<sup>26</sup> Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1990, p. 261